Clément Vincent,
De la marche-frontière au pays-des-bois. Forêts, sociétés paysannes et territoires en Vieille-Castille (XIe-XXe siècle)

Madrid, Casa de Velázquez, 2002 (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 19). 375 p.

Vincent Clément présente ici un très bel ouvrage sur l'évolution de la forêt castillane entre le XIe et le XXe siècles, et sur les relations que les paysages entretiennent avec la société rurale dans l'« Estrémadure castillane », marche-frontière médiévale entre chrétienté, au nord du Duero, et Islam, au sud du Système Central, du Moyen Âge à nos jours. Il convient tout d'abord de louer la qualité de l'ouvrage publié grâce aux soins du service éditorial de la Casa de Velázquez, institution au sein de laquelle l'A. a passé trois ans de 1992 à 1995. La présentation des documents et des sources (p. 277-282) — cartes topographiques, géologiques, pédologiques, hydrologiques et forestières, photographies aériennes, images satellitaires ainsi que manuscrits et sources publiées — et celle de la bibliographie (p. 283-306) témoignent de l'importance du travail réalisé par l'A. Quoique issu de la thèse soutenue par V. Clément, l'ouvrage présenté (274 pages pour le corps du texte) est d'une lecture très agréable. De nombreuses photographies (en noir et blanc) éclairent le propos ; quinze pages en couleur (p. 307-322) complètent le dossier photographique ; des cartes très claires, parfois chorématiques, explicitent les idées développées dans le corps du texte ; dix-neuf tableaux présentent les données numériques très synthétiquement. Quatre tables — des figures, des photographies, des cartes et des tableaux — (p. 345-354) facilitent l'accès direct à ces documents qui ne sont pas le moindre des apports de cet ouvrage. Un glossaire (p. 323-327) et un index général (p. 356-363), à la fin de l'ouvrage, fournissent un outil pédagogique et des entrées pratiques pour les lecteurs. Un résumé en trois langues — français (p. 329-333), espagnol (p. 335-339) et anglais (p. 341-344) — un sommaire (p. XVII-XVIII), ainsi qu'une table des matières (p. 367-374) attestent le soin porté à cette publication et le souci de faciliter son utilisation par un lectorat dont les limites débordent le cercle étroit des géographes ou celui, plus large, des historiens.

Si l'ouvrage de Vincent Clément ne porte pas spécifiquement sur l'Islam, il concerne un territoire longtemps frontalier avec la chrétienté (la Vieille-Castille) et une question fondamentale pour la compréhension du monde musulman médiéval. En effet c'est en partie par la faiblesse de la couverture forestière et par la déforestation du « domaine de l'islam » que les chercheurs expliquent la faiblesse de la métallurgie et, corrélativement, de l'armement des guerriers, dans le monde musulman médiéval, faiblesse qui serait une des causes du succès de l'expansion occidentale latine, tant sur terre que sur mer.

L'organisation interne de l'ouvrage révèle la rigueur de l'A. : l'introduction générale (p. 1-6) revient sur les clichés concernant la fragilité de la forêt méditerranéenne ou sur la vision comme un immense champ de blé de la région des hauts plateaux ibériques et s'interroge sur les logiques historiques d'aménagement et de constitution de l'espace forestier actuel et sur la notion de paysage.

La première partie de ce livre (p. 12-85), divisée en deux chapitres, est d'ordre épistémologique et méthodologique : elle réfléchit d'abord sur la notion de paysage et montre comment le paysage, en tant qu'objet et outil d'étude, se situe à la croisée des sciences de la nature et des sciences de la société, à la charnière de deux champs du savoir. Cette réflexion renvoie plus largement au rôle fondamental joué par la notion de paysage en géographie. (1) La question posée par l'ouvrage est ainsi parfaitement définie par l'A. : « Quelle place faut-il accorder au rôle des sociétés humaines dans l'interprétation des paysages forestiers des régions de civilisation agraire ancienne ? » (p. 12). Le second chapitre présente les éléments structurants de la région étudiée — c'est-à-dire les trois grandes composantes des paysages (formes du relief, aménagements agraires et couverture végétale) — du point de vue morphologique, topographique, pédologique, hydrologique et climatique, ainsi que l'organisation actuelle des paysages ruraux, dans leur dimension agricole, écologique et culturelle/historique. Cette partie permet de voir la diversité des paysages castillans, souvent présentés comme monotones et uniformes, et de montrer comment la situation actuelle est le fruit à la fois de contraintes naturelles et d'aménagements humains.

Les deux autres parties sont organisées chronologiquement : la deuxième partie (p. 89-197) porte sur l'évolution du couvert forestier du Moyen Âge à nos jours, la troisième (p. 201-267) explique le rôle des hommes dans cette évolution.

S'appuyant sur la notion de géosystème comme « produit combiné de l'histoire et des logiques d'organisation de l'espace », l'A. montre comment le découpage du paysage en unités systémiques est la conséquence de relations entre l'homme et le milieu, relations qui s'inscrivent sur la longue durée historique. Cette conception des géosystèmes comme « systèmes spatiaux ayant une fonction précise, permettant de satisfaire certains besoins des sociétés rurales », que ceux-ci soient économiques, défensifs, culturels ou religieux, élargit la problématique et donne une dimension transdisciplinaire aux analyses de l'A. Après un chapitre décrivant les géosystèmes forestiers et non forestiers de la région étudiée (ch. 3, p. 89-131), l'A. montre qu'on ne peut réduire la dynamique paysagère au modèle linéaire et unique des séries progressives décrites par les phytosociologues. Par une démarche rétrospective

(1) Voir Jacques Scheibling, *Qu'est-ce que la géographie*, Paris, Carré Géographie, 1993.

BCAI 21 (2005) Clément Vincent : De la marche-frontière au pays-des-bois. Forêts, sociétés paysannes et territoires en Vieille-Castille (XIe-XXe siècle), recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

proprement géographique, l'A. tente de reconstituer les paysages du passé et les processus d'humanisation qui se sont superposés, du XIe au XXe siècle, pour aboutir à la formation des paysages actuels.

Le chapitre 4 traite de « La *reconquista* et [de] la mutation des paysages forestiers au Moyen Âge » (p. 133-156), à partir des chartes de peuplement (*fueros*), en particulier celle de Sepúlveda qui marque une étape importante dans le processus chrétien ibérique de colonisation des terres frontalières avec l'Islam. L'A. a utilisé une documentation médiévale importante, depuis les actes de bornage, de donations de terres, et les procès opposant les communautés vicinales ou les seigneuries jusqu'aux traités de chasse, d'agriculture des XIVe-XVIe siècles. L'étude précise de ces documents permet à l'A. de prendre position dans la polémique sur l'origine humaine ou autochtone des pinèdes de la région. D'après l'A., la thèse dominante, qui veut que ces pinèdes aient été créées par l'homme sur incitation royale à la fin du Moyen Âge, ne tient pas et ces pinèdes devaient déjà exister au XIe siècle lorsque les premiers colons sont venus s'installer dans la région. L'aménagement de cet espace forestier a répondu alors à des logiques essentiellement pastorales. Les bois de proximité, proches des bourgades, étaient parcourus par des sentiers forestiers et faisaient partie des terres communes. Ils perdent les caractères propres d'une véritable forêt et les champs permanents se trouvent inclus dans ces secteurs de bois pâturés. L'agriculture temporaire et itinérante dans les bois est encore pratiquée. Ce n'est que tardivement (au XVIe siècle) qu'une distinction prend corps entre les champs et les bois. Plus loin, se trouvent les *dehesas*, espaces bornés où ne peuvent paître que les chevaux, les mules et les ânes. Ces espaces, dont la définition médiévale est essentiellement juridique, sont à l'origine des forêts-parcs actuelles. Enfin, la *sierra* constitue le domaine de la forêt lointaine. C'est le domaine des troupeaux de moutons transhumants, des ermites, de la chasse à l'ours, en même temps qu'une zone refuge en cas de trouble dans la plaine. Le chapitre 5, qui porte sur l'évolution des forêts de pins, de genévriers ou de chêne entre le XVIe et le XXe siècle, clôt la deuxième partie.

Le chapitre 6 (p. 201-238), premier de la troisième partie, revient sur l'idée reçue que les paysans du Moyen Âge, sous l'impulsion des « moines-défricheurs », ont contribué à la disparition du couvert forestier ; l'A. insiste au contraire sur la place fondamentale occupée par la forêt dans l'économie paysanne médiévale et dans l'espace rural. La grande période de colonisation médiévale a transformé la « forêt frontière » entre chrétienté et Islam en une « forêt humanisée ». L'A. s'intéresse d'abord aux représentations de la forêt telles qu'elles apparaissent dans les textes médiévaux, en particulier le *Poema de mio Cid :* espace de liberté favorable aux relations amoureuses, mais aussi monde hostile et obscur propice aux trahisons et aux crimes. D'un autre côté, en tant que cadre privilégié du cénobitisme, la forêt se rattache au désert biblique, monde non perverti par l'humanité, où l'homme est mis à l'épreuve. La forêt est refuge pour ceux qui fuient les prisons musulmanes. Ces représentations déterminent en partie l'action des hommes. Enfin, la forêt est source de richesse pour les bûcherons, les débardeurs, les charrons, les charbonniers, les gemmeurs et elle est cadre de travail pour les carriers qui taillent les pierres de construction et pour les bergers qui emmènent leur troupeau paître dans les bois.

Progressivement les premiers défrichements débouchent sur l'apparition de clairières. Dans un premier temps, la forêt constitue une marche séparante. Pour les musulmans, c'est une zone-tampon à vocation défensive, protégeant al-Andalus des incursions chrétiennes ; pour les chrétiens, portés par l'idéologie de la *reconquista*, il s'agit d'un espace à conquérir. Au XIIe siècle, après la conquête de Tolède par Alphonse VI de Castille-León, la forêt devient une frange pionnière, progressivement colonisée. Cette dynamique ne débouche pas sur un peuplement homogène, mais au contraire sur une occupation lacunaire et peu dense de la zone forestière, avec une hiérarchisation faible et très incomplète des foyers de peuplement. C'est seulement à partir du XIIIe siècle que naît un pays-au-bois, par le passage d'un système de mise en « valeur pionnier et frontalier à une économie agraire qui repose sur une exploitation multiforme de la forêt » (p. 233).

Le septième et dernier chapitre décrit « La genèse d'un pays-des-bois (XVIe-XXe siècle) » (pp. 239-267). L'A. rappelle comment les « forêts constituent un terrain propice pour asseoir l'autorité de l'État ». À l'époque moderne, les forêts sont l'objet des convoitises croissantes des différents acteurs sociaux, en particulier la ville de Sepúlveda et les villages de son *alfoz*. Les mesures prises et les lois dictées par les intérêts de la ville provoquent des émeutes paysannes. La croissance démographique provoque de nouveaux défrichements paysans. Des mesures de protection du couvert forestier sont alors prises, comme à Cuéllar en 1492, sans grand succès. Deux grands mouvements ont des conséquences majeures sur l'évolution de la forêt, d'une part le processus de désamortissement, c'est-à-dire l'étatisation des biens de l'Église, processus qui culmine avec la loi de 1855, d'autre part l'apparition d'une science forestière en Espagne, avec la création de l'École des ingénieurs forestiers en 1848. Le développement de l'État central se traduit par l'élaboration d'une législation s'appliquant à l'ensemble du territoire national – législation qui rend caduques toutes les ordonnances municipales médiévales – et par la mise en place de plans d'aménagement forestier. Ces mesures provoquent la réaction violente des communautés rurales qui résistent par des incendies intentionnels, par des coupes frauduleuses et par des recours en justice. Ce long processus attribue la propriété des forêts aux communautés rurales, mais leur gestion aux agents de l'État, favorisant l'apparition du pays-des-bois que l'on observe aujourd'hui.

BCAI 21 (2005) Clément Vincent : De la marche-frontière au pays-des-bois. Forêts, sociétés paysannes et territoires en Vieille-Castille (XIe-XXe siècle), recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Cet ouvrage peut être considéré comme un modèle du genre, intéressant aussi bien les géographes que les historiens. Pour les premiers, il participe à un véritable renouvellement méthodologique et épistémologique en sortant la géographie physique et rurale de son cadre « naturel » ; pour les seconds, il ouvre de nouvelles perspectives de recherche. Appliqués dans les régions du Maghreb et d'al-Andalus, et plus généralement dans le monde musulman, les questionnements et les méthodes de Vincent Clément devraient se révéler très utiles pour essayer de comprendre l'évolution des sociétés et des paysages du *dār al-islām*, du Moyen Âge à nos jours.

Pascal Buresi
CNRS - Paris

BCAI 21 (2005) Clément Vincent : De la marche-frontière au pays-des-bois. Forêts, sociétés paysannes et territoires en Vieille-Castille (XIe-XXe siècle), recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net